

## L'ENTRETIEN DU MOIS

### UN SABOTIER DES "TEMPS MODERNES" OU LE RENOUVEAU DU SABOT BRETON...

- La "folle" histoire d'un pari insensé...
- « Oubliez le mot sabot... regardez avec un œil neuf ! »
- « Un sabot inconfortable, c'est un sabot mal fait ou mal choisi... »
- « Le sabot folklorique m'intéresse peu... Je veux fabriquer des sabots qui marchent ! »
- « Nous avons des jeunes clients qui vivent en sabots ! »
- « Sabotier, c'est un métier de création et d'innovation ! »
- Plus qu'un métier... un art de vivre !
- « C'était hier... La rude vie des "âmes de la forêt"... »

Un entretien  
avec M. Claude Simon

« J'aime observer les réactions des touristes qui pénètrent dans le magasin. On les voit regarder les centaines de paires de sabots sur les rayonnages, perplexes, incrédules, petit sourire en coin. On comprend que les questions se bousculent dans leur tête: « ça se vend encore?... S'il y a tant de sabots, c'est qu'ils en vendent? Qui peut bien acheter ça?... », nous a confié M. Simon.

Claude Simon est – chacun de ceux qui le connaissent vous le confirmera – la jovialité et la convivialité personnifiées ! Ce cinquantenaire dynamique rayonne d'une bonne humeur et d'un optimisme communicatifs, qui ne lui interdisent nullement une analyse fine et lucide de son métier et de la vie...

Ce métier fait aujourd'hui de lui un homme rare, puisqu'il compte parmi la petite dizaine des derniers sabotiers de France.

Sabotier de père en fils, C. Simon aime passionnément son travail mais souffre des clichés dépréciateurs, de l'ironie apitoyée – voire des moqueries à peine déguisées – qu'il suscite trop souvent...

Or, contre les vents et marées d'un déclin que tous jugeaient

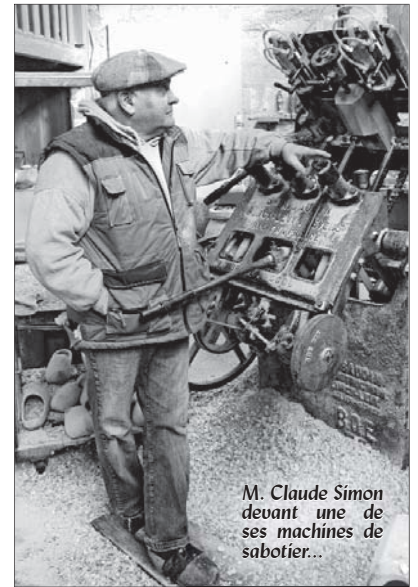
inexorable, il a su sauvegarder, et développer sa saboterie, en alliant tradition et innovation.

Situé à Camors, un des hauts-lieux du sabot breton (à mi-chemin entre Pontivy et Auray en Morbihan), son magasin-atelier « Au sabot camorien » est en effet un véritable « laboratoire de recherche » autant qu'un lieu de fabrication.

Ici, le sabot de bois se veut objet actuel, fonctionnel et confortable, d'usage quotidien, et non pièce de musée ou élément de folklore : un sabot qui marche...

C'est pourquoi, si Claude Simon et son épouse Sylvie sont fournisseurs attitrés des célèbres spectacles du Puy-du-Fou, entre autres, leur réussite repose surtout sur la vente directe au particulier, et le conseil du professionnel.

Ce sabotier des temps modernes a bien voulu nous guider dans un savoureux périple à travers le monde des sabotiers d'hier et d'aujourd'hui, deux époques qu'il a lui-même connues.



M. Claude Simon devant une de ses machines de sabotier...

#### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né à Camors en 1956, j'ai travaillé et je travaille à Camors... »

Mais en 1982, au moment où j'ai repris l'atelier de sabotier de mon père – Emilien Simon – je travaillais à Nantes, dans une petite entreprise de tôlerie de précision, spécialisée dans la fabrication de prototypes : un bon métier, une bonne place, et un bon salaire...

Quand mon père a décidé d'arrêter, à l'âge de 62 ans – un peu lassé du métier, car il n'était pas très équipé en machines – j'ai décidé de venir fabriquer des sabots dans sa « cabane » de Camors...

Après deux années à travailler dans cette cabane, nous avons acheté quelques machines, un tracteur...

En 1986, j'ai rencontré une cordonnière, qui est devenue ma femme, Sylvie. Nous avons travaillé ensemble.

Nous ne faisons à l'époque aucune vente directe. Mais en 1991, après une passe très difficile où nous avons failli devoir mettre la clé sous la porte à cause de la sécheresse – je vous expliquerai pourquoi – nous avons décidé d'acheter le grand atelier et le magasin où nous sommes aujourd'hui : « Au sabot camorien ».

On passait de 80 m<sup>2</sup> à 800 m<sup>2</sup> ! Tout le monde nous disait que c'était beaucoup trop grand... Mais Jo Simon, de Pontivy – Meilleur Sabotier de France – nous a encouragés et nous avons inauguré notre nouvelle saboterie en invitant tous les sabotiers du Morbihan, des commerçants...

Ce jour-là mon père est venu me dire, en aparté :

« J'en ai vu des fous, mais des comme toi j'en ai pas vu beaucoup... Mais je suis content quand même » a-t-il ajouté. Il ne concevait pas le métier comme cela...

Voilà. Cela fait 33 ans, et nous sommes toujours là !

Nous avons deux enfants. Un garçon et une fille.

J'ai joué au football, dans ma jeunesse, mais toute ma passion est aujourd'hui dans mon métier. Nous prenons 10 jours de vacances par an, où je passe mon temps à imaginer des innovations, des nouvelles méthodes... et j'ai hâte de rentrer pour les mettre en œuvre !

J'ai tellement peiné avec la masse et les coins que j'aime faire avancer le métier, et le produit. J'aime le progrès. Pourquoi le sabot n'aurait-il pas le droit de progresser ? »

■ **Le geste et l'art du sabotier n'appartiennent donc pas seulement aux « Musées des vieux métiers » ?**

« Non ! Je dis souvent aux gens qui poussent la porte du magasin, ou visitent l'atelier : « Oubliez le mot sabot, et toutes les idées préconçues qu'il vous met en tête ! Pensez que vous êtes ici dans une petite entreprise qui fabrique un produit et qui en vit... Regardez avec un œil neuf. »

Et les gens ne me posent alors plus du tout les mêmes questions. Leur regard sur le métier et le produit change complètement. Ce n'est plus le sabot avec de la paille dedans, les souvenirs ou les récits des sabots pendant la guerre, des sabots qui font mal aux pieds... et tous les autres clichés éculés qui sont véhiculés partout !

Le métier de sabotier n'est pas un métier du passé. C'est un métier de création, d'innovation, aussi bizarre que cela puisse paraître à tous ceux qui en ont une vision figée dans le passé ! »

■ **Combien de sabotiers professionnels vivent-ils du métier en Bretagne ? Et en France ? Peut-il encore « nourrir son homme » en ce XXI<sup>e</sup> siècle ?**

« Il reste une petite dizaine de sabotiers en France, et un par département en Bretagne. Ici à Camors, il y avait environ 80 sabotiers entre les deux guerres, et il en restait encore 10 en 1976 ! Sans compter ceux qui fabriquaient sans être déclarés. Les paysans qui se faisaient ainsi un petit appoint de revenu... Il y avait les « cousins » – les sabotiers professionnels, et les « faux cousins », les sabotiers occasionnels ; c'étaient leurs noms.

Je crois que les sabotiers n'ont pas fait assez attention à leur clientèle... Qui va aujourd'hui conseiller la personne qui achète une paire de sabots dans une coopérative ou une jardinerie ?... Mais allez, à l'inverse, chez un professionnel, et il vous trouvera le sabot adapté à votre pied. Il le fera à votre pied. Car personne ne devrait avoir mal aux pieds dans des sabots. Si c'est le cas, c'est qu'ils n'ont pas été bien choisis, ou bien faits !... »

J'entends des collègues dire, quand nous avons des réunions des sabotiers de France, qu'ils fabriquent des tire-bouchons, des porte-bouteilles (etc.). Mais on ne vit pas avec cela. Nous avons un métier et un produit – le sabot – à nous de les faire « vivre » ! Personne n'y croit – c'est vrai – eh ! bien, à nous d'y croire et de démontrer, de convaincre... »

On ne fera pas fortune dans le sabot, mais on peut en vivre.

C'est un métier de passion, qu'il ne faut pas faire pour l'argent, les vacances, la retraite, les 35 heures... »

■ **Que vous a-t-on dit quand vous avez annoncé vouloir reprendre l'atelier à la suite de votre père ?**

« A l'époque, tout le monde me disait que j'étais fou !

Mon père m'a dit : « tu es malade, jamais tu ne pourras gagner ta vie avec ça ! »

Mon patron, à Nantes, qui était Meilleur Ouvrier de France, m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu vas faire là ! »

Personne n'y croyait. Il faut dire que notre saboterie était l'une des plus « minables » de Bretagne. On transportait encore les billots de bois à la brouette et on les fendait à la masse et au coin... L'équipement était vétuste. Par contre, nous avions un très bon marché. »

■ **L'image que l'on se fait du sabotier est toute empreinte de ces gravures, dessins ou cartes postales d'antan, où figurent la forêt, la hutte de branches et de genêts, les marques d'une vie rude et pauvre... Etes-vous perçu ainsi par le « grand public » ? Quelles réflexions entendez-vous aujourd'hui lorsque vous déclinez votre profession ?**

« Je préfère souvent dire que je suis « artisan », plutôt que « sabotier » dans des conversations lors de repas, de rencontres... Car la plupart des gens, en vous entendant dire que vous êtes sabotier, vous regardent avec des yeux ronds.

Quand mes enfants étaient jeunes, j'avais peur que l'on se moque d'eux à cause de mon métier.

Un exemple : nous avons un jour pris un stand à la fête de la Cornemuse. On aurait pu penser que dans ce milieu culturel, des gens s'intéresseraient à notre activité... Aucun des milliers de passants n'a mis le pied dans un sabot ! Par contre, nous avons eu droit à toutes les réflexions, simagrées et plaisanteries habituelles, et aux sourires amusés ou apitoyés... Ce serait à en avoir honte de notre métier !

J'aime observer les réactions des touristes qui pénètrent dans le magasin. On les voit regarder les centaines de paires de sabots sur les rayonnages, perplexes, incrédules, petit sourire en coin. On comprend que les questions se bousculent dans leur tête : « ça se vend encore ?... S'il y a tant de sabots, c'est qu'ils en vendent ? Qui peut bien acheter ça ?... »

Et souvent ils posent une première question, puis une deuxième, etc.

Parfois quelqu'un dans un groupe accepte d'essayer... Et les autres n'en reviennent pas de l'entendre s'exclamer que c'est super-confortable !

Même s'ils n'achètent pas, c'est gagné pour nous : au moins ils ne dénigreront plus le sabot. »

■ **Qu'est-ce qui vous a décidé à vous lancer un jour dans cette « aventure » qui pouvait paraître relever un « pari insensé » ?**

« Je voulais relever ce pari insensé. Et par la suite, plus on nous a dit que nous étions fous, plus on a eu des difficultés, plus j'ai voulu persévérer, réussir... Et plus on s'est « battu ». Il a fallu « crocher dedans », cela n'a pas été facile ; mais on est toujours là !

J'avais aussi fait le tour de mon métier dans la tôlerie, et je voulais faire autre chose. C'est également pourquoi je cherche toujours à créer, à innover dans la saboterie. Ici, c'est un atelier de recherche, un petit laboratoire. Nous avons une dizaine de « fêrus » de sabots – des gens qui vivent en sabots ! – qui acceptent de tester les innovations, les modifications... entre les remarques des usagers connaisseurs et les réflexions des néophytes qui essaient une paire en magasin, nous avons une extraordinaire palette de « testeurs » : cela ne peut que marcher ! »

■ **N'avez-vous jamais regretté cette orientation par la suite... ? Et aujourd'hui ?**

« Jamais ! Nous vivons au milieu de la forêt. Je m'arrête parfois de travailler pour regarder le paysage de la forêt au printemps. C'est magnifique ! Nous sommes libres, maîtres de notre temps et de notre travail... »

Avec les machines que nous avons, fabriquer des sabots est un plaisir ! Pas besoin de réveil le matin pour aller au travail : on est heureux d'y aller. »

■ **Que représente le « sabot » pour vous ?**

« C'est ma « chaussure de sécurité » ; ce qui me tient les pieds au chaud : quelle que soit la température, je n'ai jamais froid aux pieds !

Quoi de mieux que de pouvoir sortir de la maison en chaussons, par tous les temps, en les enfilant simplement dans des sabots !

Et contrairement à ce que l'on entend dire, le sabot bien fait est solide. Je n'ai pas deux sabots à revenir cassés en magasin par an. Il faut simplement éviter de le ranger en plein soleil, sous une véranda quand il a été mouillé... »

■ **Quels sont – et étaient autrefois – les défauts et qualités du sabot, les « inconvéniens » du port du sabot... et les avantages ?**

« Les avantages, nous venons d'en parler. J'y ajouterais les qualités du bois de hêtre, dans lequel sont faits tous nos sabots : un bois sain dont on fabriquait les ustensiles de cuisine : aucun produit chimique, même pas de résine... Un bois solide, isolant, qui permet d'obtenir des parois fines et donc un sabot léger, équilibré, qui a une bonne « bascule » du pied pendant la marche... »

Un bon sabot est solide, confortable, et en prime si possible : joli.

Les gens ne parviennent pas à associer « sabot » et « confort » : dans leur esprit, le sabot fait nécessairement mal aux pieds ! Mais c'est parce qu'ils ont en tête les histoires du passé, où on donnait aux enfants des sabots trop grands, afin qu'ils durent plus longtemps : comment marcher normalement avec des sabots trop grands, sur des chemins cabossés, des cours d'école mal pavées... »

Il est inévitable dans ces conditions qu'on se torde les pieds !

Souvent des gens essaient les sabots du grand-père, ou d'autres personnes, sans faire attention à la taille... comme s'ils allaient acheter des chaussures de deux ou trois pointures trop grandes ou trop petites ! Et ils se plaignent ensuite d'avoir mal aux pieds !

Or, en sabot, nous avons des pointures qui vont de demi-centimètre en demi-centimètre, et il est possible de l'adapter parfaitement au pied, même d'aménager des formes intérieures spécifiques, en les recreusant, pour des pieds déformés !

C'est précisément parce qu'il ne plie pas comme une chaussure que le sabot doit être parfaitement adapté au pied... Bien sûr, il faut aussi bien choisir le chausson à porter dans le sabot ! »

■ **Existe-t-il une manière de marcher en sabots, un « savoir-faire » ?**

« Oui, il faut savoir mettre un pied devant l'autre... ni plus, ni moins !

Et pour savoir si une paire de sabots est adaptée à vos pieds pour une marche en tout confort, il suffit de faire dix pas avec. C'est ce que je dis toujours aux gens qui entrent au magasin : « Essayez. Faites seulement dix pas et vous verrez ! »

■ **Voici encore quelques décennies, les sabots de bois étaient portés très souvent dans les campagnes, et pendant des siècles ils ont chaussé la plupart des gens... Mais aujourd'hui, à l'ère des textiles « technologiques », qui porte des sabots ?**

« Nous avons perdu une génération, qui ne porte pas de sabots : ceux qui sont nés dans l'après-Guerre. Chez eux, le sabot a une image entièrement négative, et ils l'ont répandue partout.

Mais nous avons une clientèle de 25-30 ans, qui porte uniquement le sabot. Je n'aurais pas cru cela possible à ce point. Des gens qui demandent un bon sabot, qui nous font confiance, et qui nous font de la publicité. Notre première publicité, c'est la satisfaction de nos clients, c'est le « bouche-à-oreille » !

Tout dernièrement, par exemple, un jeune vient au magasin et me dit que ses sabots commençaient à prendre l'eau !

« Tu les portes depuis combien de temps ? »

« Depuis 3 ans, tous les jours. »

Et il m'en achète une autre paire, ajoutant qu'il gardera celle-là pour l'été.

Puis il me raconte qu'il était sur le marché de Lorient quelques jours avant, et qu'une dame lui dit :

« Salut cousin ! »

« Cousin ? !... Mais, je ne vous connais même pas !... »

« Non, mais vous êtes en sabots et moi aussi ! »

Il faut savoir que les sabotiers s'appelaient autrefois entre eux « cousins »...

Ces jeunes se moquent complètement de ce que les gens peuvent penser et dire d'eux en les voyant porter des sabots !

Certains les portent au travail, par exemple des garagistes ou des gens qui travaillent dans des ateliers au sol de ciment, dans le froid, et dont le cuir des chaussures est rongé par les huiles. Beaucoup de gens les portent pour faire leur jardin, se balader à la campagne... »

C'est une clientèle convaincue, militante, conviviale, sympathique...

Par contre, certaines choses sont catastrophiques pour nous. Par exemple ce Musée rural qui fait marcher en sabots, toute une journée, les enfants des classes d'écoles qui viennent les visiter. Leur idée est de montrer comment c'était difficile de marcher en sabots autrefois. Et les gamins en sont convaincus, puisque les sabots qu'on leur met aux pieds ne sont pas du tout adaptés ! Ils ne peuvent que leur faire mal... Je dis à ces gens qu'ils tuent notre métier !

On voit même des personnes venir au magasin faire essayer des sabots à leurs petits-enfants pour qu'ils voient comment « c'était dur d'être en sabots dans le temps » ! »

■ **Le port des sabots n'est-il pas aujourd'hui pour plusieurs le moyen d'affirmer une appartenance à une civilisation, à un peuple... en quelque sorte un symbole ?**

« C'est rare. La plupart de nos clients sont vraiment des porteurs de sabots. Et nous ne recherchons pas non plus trop ce genre de marché « culturel ».

Mais nous avons des cercles celtiques qui viennent ici se chauffer.

J'avais discuté un jour, à Pont-Aven, avec les jeunes femmes, qui défilait et dansaient en superbes costumes bretons. Par provocation, je leur dis :

« Vous êtes bien déguisées ! »

« Ce n'est pas un déguisement, Monsieur, c'est un costume... » me répondent-elles vexées et fâchées.

« Non, avec des sabots pareils vous êtes déguisées ! On voit très bien que vous avez mal aux pieds, et que vous avez hâte de pouvoir enlever vos sabots... »

Je les ai invitées à venir me voir pour avoir des sabots adaptés à leurs pieds. Et depuis, nous avons d'autres cercles celtiques qui commencent à venir nous voir. »

■ **Le boutou koat, souvent identifié à la Bretagne dans l'imagerie populaire, était-il et reste-t-il une spécificité bretonne ?**

« Non, pas obligatoirement. Chaque région avait ses sabots, autrefois. Et il reste quelques sabotiers ailleurs... »

Mais nous avons ici des clients qui viennent de loin. Un couple est venu de Dax dernièrement, parce qu'ils voulaient nos sabots spécifiquement.

Au début, 17 % des sabots que nous vendions étaient achetés par des touristes comme cadeaux-souvenirs, aujourd'hui, c'est moins de 2 %. Nous avons gardé le sabot de Camors, et le sabot régional, breton. C'est notre image de marque.

Et je pense que c'est encore en Bretagne que le sabot se vend le mieux... »

J'ai des collègues d'autres régions qui pensent que le sabot est fini... Mais non ! »

## ■ **Quelles ont été les évolutions du sabot... et qu'en est-il des galoches, des socques ?**

« Le sabot est très ancien. Et on appelle « sabot » ce qui a un nez – un dessus et un devant – en bois, objet fabriqué par un sabotier.

Quand la semelle est en bois, mais le dessus en cuir, c'est une galoche, fabriquée par un galochier. Ici, c'est ma femme Sylvie qui fait les galoches.

Le fameux sabot suédois est venu dans les années 1970. C'est en fait une galoche au « talon » de cuir. La socque est un « sabot suédois » fermé à l'arrière.

Le sabot tout en bois est le plus ancien. Par la suite il a été équipé de brides en cuir. Nous avons ici une machine à découper des brides, qu'une dame de Plozévet nous a revendue quand elle a cessé son activité. Son père avait créé ce modèle de bride en 1912, et elle-même en produisait 37 000 douzaines par an !

Mais il faut savoir que dans les années 1960, il se vendait chaque semaine sur le seul marché de Vannes, 5 000 paires de sabots, en début de saison ! Dans le début des années 1980, j'avais des clients – grossistes – qui me prenaient 1 000 à 1 500 paires par an... »

## ■ **Sans trahir de secrets, voudriez-vous nous dire quelques mots sur vos marchés et débouchés ?**

« Nous faisons surtout de la vente directe, mais pas sur Internet car les gens ne peuvent pas choisir leur pointure, qui pour le sabot se calcule et s'exprime en centimètres.

Et nous avons quelques marchés comme le Puy-du-Fou, qui équipe ses acteurs avec nos sabots. Environ 300 paires par an. Mais ce n'est pas très satisfaisant pour nous parce que les acteurs ne savent pas choisir leurs sabots, les utilisent mal, ont donc mal aux pieds... et nous font parfois une contre-publicité. Nous essayons d'améliorer cela cette année.

Les aspects folkloriques et historiques du sabot nous desservent plutôt, à cause de cette ignorance dans le choix du sabot.

C'est pour ces mêmes raisons que nous sommes mitigés à l'égard de la vente en jardinerie, en coopérative agricole. Personne ne peut y prendre le temps de conseiller le client. Or, à l'inverse de ce qui se passe pour une paire de chaussures, celui qui a mal aux pieds avec une paire de sabots n'ira pas en acheter une autre. Il abandonnera le sabot...

Il faut mériter sa clientèle.

Pour cela, nous visons le « zéro défaut ». Tout sabot sur lequel j'ai un doute est jeté. Et sur un lot de 40 à 50, je jette par principe une paire : la moins bonne. Cela oblige à produire la meilleure qualité ! »

## ■ **Vous avez aussi connu dans votre enfance un peu de cette vie rude des sabotiers d'hier... Quels aspects marquants demeurent particulièrement dans vos souvenirs ?**

« Mon grand-père était scieur de long, et mon père a appris le métier de sabotier dans les huttes en forêt. Il faut comprendre les impératifs de l'époque : il était plus facile pour le sabotier de venir fabriquer des sabots sur la coupe de bois et de les transporter finis, que de transporter des fûts ou de gros billots de hêtre pour fabriquer dans un atelier... Il n'avait pas d'autre force motrice que ses bras !

Quand on voit des photos avec de belles huttes, c'est que le lot de bois était grand et qu'on allait travailler là longtemps... La famille venait vivre dans la hutte.

Ici à Camors, les huttes de sabotier étaient généralement petites parce que la forêt est proche de la ville : les sabotiers rentraient dormir chez eux après la journée de travail en forêt.

Mon père a longtemps travaillé à l'outil à main, avant d'acquérir deux petites machines, qui fabriquaient un sabot à la fois...

J'ai commencé comme cela. Le matin, je devais me

plonger les mains dans l'eau presque bouillante pour pouvoir les déplier, et les assouplir. C'est pourquoi nous ne méritons pas les moqueries de certains gens sur notre métier ! »

## ■ **Comment les saisons rythmaient-elles leur existence ?**

« Mon père disait toujours – et c'est encore vrai – : « les sabots se vendent du premier champignon au premier papillon », mais donc très peu en été. Ce sont les premières pluies de septembre qui relançaient les ventes. Et 80 % de la production se vendaient en septembre-octobre ! Il y avait d'ailleurs deux prix de vente : les sabots étaient moins chers en été qu'en hiver. Et certains grossistes venaient acheter en été pour profiter des prix plus bas. Mais les sabotiers leur cachaient une partie de leur production !

C'est à cause d'une sécheresse qu'en 1991 nous avons failli tout perdre. A 15 jours près, nous fermions boutique : 1990-91 avaient été des années exceptionnellement sèches et nous n'avions rien vendu. Et la sécheresse continuait en septembre. Nous avons décidé de tout arrêter le 15... Puis la pluie est venue vers le 10, et les ventes ont explosé : les gens se sont rendu compte que leurs vieux sabots étaient percés et prenaient l'eau !

Nous avons un métier qui ne tient à rien... »

## ■ **Pourriez-vous évoquer, à grands traits, le travail des sabotiers d'autrefois ?**

« La coupe des arbres se faisait en hiver, quand le bois était hors sève, et après achat des lots aux « Domaines »...

Après la seconde Guerre mondiale, les camions GMC américains ont changé un peu le métier : il était désormais possible de sortir les grumes de la forêt facilement, et les sabotiers ont commencé à construire des ateliers à distance des bois.

Le lundi était jour de fête : on allait en forêt débiter le bois pour la semaine. On cassait la croûte ensemble... j'ai connu tout cela dans ma jeunesse.

Puis le reste de la semaine, on fabriquait les sabots. Une fabrication qui s'étalait sur toute l'année, sans arrêt.

Ma femme a fait des recherches sur la vie des sabotiers de Camors, dès notre installation, et ma fille fait actuellement un Mémoire sur le sujet. »

## ■ **Les sabotiers ne formaient-ils pas – avec les charbonniers, scieurs de long, bûcherons, tonneliers... – un « peuple des bois », un peu à part dans la société d'hier ?**

« Si, on les appelait « les âmes des bois ». Ils vivaient entre eux, se mariaient entre eux, formaient une société à part.

A Camors, les métiers de la forêt faisaient vivre 300 familles ! Et il y avait clairement « le monde du bourg », autour de l'église, et « le monde de la forêt ».

Les paysans et les habitants des bourgs n'aimaient pas trop ces gens des bois, qu'ils trouvaient inquiétants... D'autant plus que les forêts étaient depuis toujours le refuge et le terrain d'action de brigands... Et tout ce qui fait peur sort de la forêt, même les contes et légendes !

Mais entre eux, les sabotiers ont toujours formé une vraie fraternité. J'ai eu la chance de connaître cette extraordinaire convivialité du monde des sabotiers.

Mon vieil ami, Gilles, qui fait encore des sabots à la main dans des fêtes rurales, à 75 ans, vient souvent me voir ici, et me demander, un peu inquiet, si l'affaire marche toujours... Et il est heureux de m'entendre répondre que oui ! »

## ■ **Quand les machines ont-elles commencé à transformer le métier ?**

« Les premières machines ont été créées en 1848, et avant 1900, il existait déjà des machines qui fabriquaient 6 sabots à la fois. En 1920, à Pontivy, on trouvait des machines qui faisaient 2 sabots : pied droit, pied gauche. Elles font en une heure presque autant de paires qu'un sabotier

« manuel » en 2 jours, soit une douzaine, environ. Puis, on a eu des modèles qui ne faisaient plus qu'un sabot à la fois, comme celles que mon père a achetées en 1950. On ne trouvait ici à Camors que des machines à un sabot.

Une étonnante évolution à rebours, donc, due au fait que les premières grosses machines étaient destinées à de grandes usines fabriquant des centaines de milliers de paires par an. (NDLR : au tournant des 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles, environ 35 millions de paires de sabots étaient produites en France chaque année). Pour aider les « petits » artisans sabotiers à tenir face à ces géants, la maison Baudin avait créé des petites machines adaptées à leur production.

Nous travaillons toujours ici avec des « Baudin », indestructibles, « pilotées » à la main, qui creusent une paire de sabots à partir d'un modèle fait à la main, que la machine reproduit à l'identique.

Récemment, un ancien sabotier de Guéméné-sur-Scorff m'a proposé ses machines, que je vais remettre en état. Mon ancien métier me sert beaucoup pour cela. On retape, adapte, modifie, met au point et améliore sans cesse ces vieilles machines, qui font un travail impressionnant de précision ! C'est un plaisir extraordinaire de travailler avec ces machines conçues il y a un siècle – qui ne sont plus fabriquées depuis longtemps et ont des dizaines d'années d'âge – mais fonctionnent à merveille ! Quel passionné de son métier et de la belle ouvrage voudrait retourner en arrière ? !

Fabriquer à la main n'est plus rentable. Et qui irait aujourd'hui acheter une paire de sabots à 200 € ?

Quelqu'un a dit un jour à ma femme :

« Ah ! Mais vous ne faites plus les sabots à la main ? ! »

« Mais vous n'êtes pas non plus venu ici à cheval ! » lui a-t-elle répondu. »

### ■ **Voudriez-vous nous décrire, à grands traits, comment vous fabriquez aujourd'hui une paire de boutou koat, d'étape en étape ?**

« Je négocie avec un exploitant forestier pour obtenir le bois de hêtre nécessaire. Ce sont des arbres de 80-90 ans. Ils proviennent de la région de Pontivy, le hêtre d'ici ayant une maladie... »

Je débite les grumes de 9 à 15 m en billots, qui sont ensuite fendus à la fendeuse. Les quartiers ainsi obtenus sont travaillés à la scie à ruban pour que l'ébauche puisse passer dans la façonneuse, qui crée la forme extérieure du sabot. Après cela, la creuseuse va creuser le logement du pied. Puis, une autre machine lisse l'intérieur, affine la voûte plantaire. L'extérieur est poli grossièrement.

Enfin, il y a le séchage du sabot dans le four, à la fumée de feu de bois, étape cruciale. Puis, selon les modèles, vous pouvez polir le sabot plus finement, le décorer...

Au séchage, le sabot va perdre 3 à 4 mm, selon la densité du bois. A l'inverse du cuir d'une chaussure, qui « se fait » au pied, en se déformant, le bois ne bougera plus après séchage. Nous créons donc une côte et le bois se referme. A nous de prévoir ce « travail » du bois dès l'étape du sciage, sinon le sabot est mauvais... Je discute parfois avec des podologues. Une podologue est un jour partie d'ici avec sabots et chaussons... »

### ■ **Votre atelier fleure bon la sciure de bois, et mélange tradition et modernisme... ?**

« Oui. Notre travail est un mélange de « coups de patte », de vieilles machines qui sont au point, et de recherches permanentes ;

Nous avons simplifié les opérations au fil du temps, pour arriver à un prix cohérent – moins de 60 € la paire de sabots avec chaussons ; un peu plus pour les modèles plus décorés.

Tous nos copeaux, sciures et chutes de bois sont rené-gociés et recyclés : les chutes partent en bois de cheminée ou pour des pizzerias ; les copeaux servent à fumer les andouilles de Guéméné, le saumon dans des saumoneries de

la région. Nous travaillons aussi avec les charcuteries de Plouay... En juillet et août, nous faisons des visites guidées de l'atelier chaque jeudi à 18H.

Nous organisons aussi une petite fête du sabot en août : je fais une démonstration de fabrication, mon frère qui est sculpteur sur bois – et qui décore certains de nos sabots – en fait une autre, un copain tourneur sur bois aussi, et mon vieil ami Gilles fait des sabots à la main... »

### ■ **Quel avenir entrevoyez-vous pour le sabot de bois et le métier de sabotier ?**

« Il en restera toujours ! Je ne sais pas si quelqu'un reprendra notre saboterie, mais je sais que celui qui le ferait a ici tout ce qu'il faut. Il lui suffira d'acheter du bois et du cuir, et d'apprendre le métier avec moi pendant deux ou trois ans... La notoriété du sabot de Camors et de notre produit est faite. Même si notre affaire devait s'arrêter là pour une raison ou une autre, imprévisible, je n'aurais pas honte d'avoir tenu 33 ans !

Je reçois des lettres de gens intéressés, et je sais tout de suite à leur lecture ceux avec qui l'affaire marcherait et ceux qui la coulerait.

Certains voudraient venir pour le côté « fun », le folklore... Ils se planteraient !

L'avenir du sabot, c'est celui que l'on porte, pas celui du folklore. Je dis toujours que trois savoirs sont nécessaires : savoir faire, savoir vendre, savoir gérer. »

### ■ **Vous qui exercez ce « vieux métier » reliant deux mondes et deux époques, quel regard portez-vous sur notre temps, notre société... ?**

« J'ai des amis qui sont banquiers, cadres dans des entreprises... Et je vois ce qu'on exige d'eux, les résultats qu'on leur demande, la pression qu'on leur met, le stress dans lequel ils vivent... Un monde de fous !

Et je me dis que je suis bien ici. Nous vivons un peu dans un autre « monde ». Nous ne devons rien à personne. Nous sommes heureux de notre travail. C'est une autre vie ! Nous avons des relations humaines extraordinaires avec nos amis fournisseurs, clients... Le sabot crée des relations sympathiques entre les gens. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)